

**Sujet à traiter : “Les textes proposés\* font émerger des différences dans la structuration du rapport à un espace, sur le plan des perceptions (thématique 1) et des usages (thématique 2). En vous appuyant sur les articles choisis et sur votre expérience personnelle, montrez que le rapport entre un individu et son espace de vie se structure sur des dimensions sociales.”**

\*

Thématique 1 : Le rapport à l'espace sous l'angle des représentations.

Marie-Line Felonneau (1994). Les étudiants et leurs territoires. La cartographie cognitive comme instrument de mesure de l'appropriation spatiale. *Revue française de sociologie*, 35-4. Monde étudiant et monde scolaire. pp. 533-559.

[https://www.persee.fr/doc/rfsoc\\_0035-2969\\_1994\\_num\\_35\\_4\\_4354](https://www.persee.fr/doc/rfsoc_0035-2969_1994_num_35_4_4354)

Thierry Ramadier (2002). Rapport au quartier, représentation de l'espace et mobilité quotidienne : le cas d'un quartier périphérique de Québec-ville », *Espaces et sociétés*, (n°108), p. 111-132. <https://www.cairn.info/revue-espaces-et-societes-2002-1-page-111.htm>

Thématique 2 : Le rapport à l'espace sous l'angle des pratiques et des usages.

Matthieu Giroud (2011). Usages des espaces rénovés et continuités populaires en centre ancien, *Espaces et sociétés*, 2011/1 (n° 144-145), p. 37-54.

<https://www.cairn.info/revue-espaces-et-societes-2011-1-page-37.htm>

Cécile Cuny (2011). Les usages populaires du logement dans un grand ensemble de Berlin-Est », *Espaces et sociétés*, 2011/1 (n° 144-145), p. 89-104.

<https://www.cairn.info/revue-espaces-et-societes-2011-1-page-89.htm>

Nous allons montrer comment se structure le rapport entre un individu et son espace de vie, en mettant en lien des notions qui apparaissent dans les textes des thématiques 1 et 2 (perceptions et usages) avec nos observations de terrain (1). Il nous paraît en effet être un bon exercice de confronter les notions de sociologie à des exemples concrets, pour vérifier notre bonne compréhension de celles-ci. Nous nous attarderons sur des aspects micro-sociaux, des manifestations de la vie quotidienne en un certain lieu de la ville de M--.

## Cadre théorique externe

### *La ville vue d'en bas*

Tout d'abord, nous allons reprendre le questionnement du collectif Rosa Bonheur dans leur ouvrage *La ville vue d'en bas - travail et production de l'espace populaire* : "Que font les gens qui ne font rien ?"(2). Cet ouvrage porte sur une enquête ethnographique menée dans les quartiers populaires de Roubaix. L'histoire de Roubaix, ancienne ville industrielle par ses usines de textile, ressemble en de nombreux points à celle de M---, qui a connu le même passé lors de la désindustrialisation. Les deux sont des villes pauvres, avec un chômage important. On y retrouve dans les deux des "garages à ciel ouvert"(3). Nos observations ne concernent pas un quartier populaire de M--, néanmoins nous partons d'un même principe :

*"Avec cette enquête, nous voulions comprendre ce qui se cache derrière les chiffres du chômage et de l'inactivité qui touchent de plein fouet les quartiers populaires et les villes désindustrialisées. Ces chiffres disent une paupérisation impressionnante des populations mises en marges des marchés de l'emploi et de la consommation ainsi qu'une dégradation toute aussi forte de leurs conditions d'existence. Mais paradoxalement ces chiffres peuvent tout autant être utilisés par les pouvoirs publics pour rendre les gens coupables de leur situation (en les présentant comme « fainéants », « assistés », etc.) ou pour stigmatiser leurs pratiques. Aller à la rencontre de ces personnes, chercher à comprendre comment ils organisent leur quotidien, comment ils font face concrètement aux problèmes de la subsistance et de la stigmatisation que subissent les quartiers populaires, ça nous permettait d'interroger les effets de la désalarisation à partir d'un point de vue qui est souvent invisibilisé, mais qui existe et qui doit être dit : de regarder cette réalité « par en bas »."(4)*

L'ouvrage s'intéresse particulièrement au travail de subsistance qui émerge dans les marges du salariat et dans les espaces des quartiers populaires ; il reprend la notion de centralité urbaine, évoqué dans le texte de Ramadier(5) : "L'espace constitué en centralité populaire est donc à la fois un espace ségrégué et d'ancrages contraints, mais aussi de mobilité. Il est un espace support de trajectoires sociales et familiales diversifiées permettant souvent de ne pas tomber dans la misère, de résister au déclassement et, parfois, d'assurer une mobilité sociale ascendante."(6) De notre côté, les personnes rencontrées ne sont pas affiliées à cette centralité populaire ; elles sont à la marge de la marge du travail populaire, même celui de subsistance. Elles n'appartiennent ni au quartier où elles vivent (si elles ont un logement), ni au centre où elles "traînent" - certains sociologues parlent de sous-prolétariat (7), d'autres de zonards.

### *Zone : l'espace d'une vie en marge*

Notre deuxième support extérieur vient du dossier "Zone : l'espace d'une vie en marge" de la revue *Espaces et sociétés*. Il y est écrit dans l'éditorial : "Les zonards d'aujourd'hui composent une nouvelle strate de l'archéologie des marges urbaines. [...] ils partagent néanmoins avec les zoniers d'autrefois certaines propriétés de situation dans l'espace social."(8) Quelques articles de ce numéro exposent les inventions de pratiques urbaines des zonards; inventions utiles pour se créer des territoires. Nous retiendrons la dénomination de zonard dans la suite de cet écrit. Dans le dernier article du dossier, il est question du rapport des jeunes zonards avec les dispositifs de l'infra-assistance(9). Dans le cadre de notre travail de maraude, ce ne sont pas les personnes qui se rendent dans une structure d'accueil, mais un dispositif d'infra-assistance qui va vers elles.

### **Le peuple du muret et alentours**

#### *Présentations*

Nous nous rendons sur ce parking de supermarché, l'un des moins coûteux du centre-ville, environ deux fois par semaines, en début de soirée ou en milieu d'après-midi. En annexe, vous trouverez une cartographie de cet endroit, où nous surlignons deux zones spécifiques.

La zone A se situe au fond du parking, éloignée des entrées. Cette partie du parking comporte de nombreux arbres, qui protègent de la pluie ou du soleil ; un préau abandonné et muré se trouve dans un coin. Un muret marque la séparation du parking avec une route maintenant fermée aux voitures, au bord d'un petit canal. Cette zone est plutôt investie en journée, jusque vers 20h après la fermeture du magasin. On y rencontre des individus, avec ou sans logement, qui se retrouvent presque quotidiennement ici. La composition du groupe est variable; son nombre oscille entre 3 et une quinzaine de personnes; il y parfois des sous-groupes qui se créent. Quelques uns des zonards sont présents à chaque fois que nous y allons. Récemment, quelqu'un a taggué sur le muret : "LE PEUPLE DU MURET".

La zone B indique le lieu où P. fait la manche quotidiennement, depuis des années, assis contre le mur d'un ancien magasin fermé depuis plusieurs mois maintenant. Il salue les personnes qui viennent faire leurs courses et au bout de tout ce temps il a sympathisé avec certaines. P. a un logement mais c'est ici qu'il passe la plupart de son temps. Il n'est pas seul à venir ici, d'autres "camarades de galère"(10) sont présents à différents moments de la journée, de l'année ; mais c'est le prénom de P. qui est inscrit sur le mur au dessus de lui. C'est rare de croiser du monde à cet endroit si lui n'est pas là.

Après cette courte description, essayons d'identifier "les modalités d'inscription socio-spatiale"(11) des individus rencontrés sur ce parking :

### *Continuités et mobilités*

Un rapide coup d'oeil sur la page google du supermarché indique la fréquentation du lieu : en moyenne, la durée de visite du supermarché est de 30 minutes. Pour les zonards du coin, il en va autrement : c'est toute l'après-midi et le début de soirée qu'ils sont présents. Ainsi, comme le note Matthieu Giroud, il y a une "continuité des présences" : un "devenir physique des usagers ; devenir physique compris comme fait d'*être* dans le lieu dont on parle, mais aussi concrétisation par l'individu du maintien ou de la création d'un accès au lieu. Cette continuité des présences est donc aussi en partie celle des marquages sociaux du lieu."(12) En prenant appui sur la notion de mobilité, nous pouvons rendre compte des motivations sous-jacentes à cette continuité de présence : Ramadier(13) note que la mobilité est "associée à des systèmes de valeurs" et à un "attachement des lieux" ; et que les déplacements se construisent selon un rapport à l'espace différent en fonction de "styles de vie" : "c'est à travers les activités qui motivent les déplacements urbains, et surtout en recherchant l'articulation spatiale de ces activités que le style de vie des individus sera reconstitué afin de l'associer à un rapport spécifique de l'individu à l'espace urbain."

Une motivation vers la mobilité de consommation(14) existe chez les zonards, comme chez les gens qui viennent faire leurs courses. Qui plus est, ce supermarché propose un système de rachat de bouteilles en verre vides et de sacs en plastique ; et son espace de déchets et ses bennes sont facilement accessibles pour les glâneurs. Un souci économique rentre sans doute en compte dans le choix de cette mobilité de consommation. Les zonards achètent leurs boissons et parfois de quoi grignoter ici. Puis ils restent. Ils restent du fait de la mobilité de sociabilité : ils savent qu'ils trouveront des camarades. Ces personnes n'ont pas forcément de téléphone, ou de crédit pour se joindre et se donner un rendez-vous quelque part. Il y a donc des lieux de retrouvaille inscrits dans leurs comportements.

Prenons l'exemple de C., en vadrouille depuis une dizaine d'années : il part tous les hivers dans le sud et revient quand il commence à faire beau en A---. Lorsqu'il est de retour, il se rend automatiquement à la zone A du parking. De même pour T. qui part en vacances un mois tous les étés dans le sud et que nous retrouvons à son retour dans la zone A où il nous montre ses photos de vacances. Parfois ils partent ensemble en voyage ou se retrouvent dans des villes du sud de la France. D'autres fois ils se loupent, l'un ayant perdu son téléphone, l'autre s'étant fait virer du train car fraudant. Néanmoins il y a comme une certitude que même s'ils ne se retrouvent pas ailleurs, le muret restera un point d'ancrage.

### *Territorialités et proximité sociale*

Dans son texte(15), Marie-Line Felonneau indique que les “modalités d’appropriation spatiale interviendrait donc dans la définition de soi”. Elle définit :

- le territoire comme une “zone d’emprise, à laquelle un sujet - individuel ou collectif - peut s’identifier”
- la territorialité comme “un ensemble de conduites spatiales exprimant plus ou moins explicitement un contrôle symbolique sur un espace donné”.

Comment les zonards du parking s’approprient l’espace du muret et alentours ? “S’approprier un espace, c’est le faire sien, c’est le marquer de son empreinte, c’est l’utiliser comme support d’identité”. Les deux exemples qui nous viennent en tête pour illustrer cette appropriation territoriale sont, bien sûr, les inscriptions murales : “le peuple du muret” en zone A et le prénom de P. en zone B.

Cette identité de zonard n’est pas exempte de représentations souvent négatives, que certains contournent pour la brandir avec fierté tandis que d’autres essaient de s’en éloigner (comme P. à l’écart, en zone B, qui n’apprécie pas forcément quand des personnes de la zone A se déplace à son endroit). De nombreux individus croisés ailleurs nous déconseillent régulièrement d’éviter l’arrière du parking. Le “label zonard” relève “de l’auto-attribution ou du stigmat”(16) : il y a des tensions et des résistances dans cette appropriation spatiale qui sert à la définition de soi. En effet les représentations associées à cet emplacement ne sont pas toujours valorisantes : “je ne suis pas comme eux” ; “je ne suis pas alcoolique moi, je travaille” ; “c’est un clochard lui, il prend du subutex”. Tandis qu’un autre se déclare "zonard de coeur", il a une maison, une femme et des enfants mais il dit venir aider des amis en galère.

De manière générale, la territorialité des zonards et les relations qui s’ensuivent “répondent moins à un principe de proximité spatiale qu’à un principe électif de proximité sociale.”(17) Mais cette proximité sociale, en lien avec la mobilité de sociabilité, n’est pas toujours tendre. Beaucoup des zonards parlent de l’ennui, qui entraîne souvent la consommation de substances psychotropes, et certains expriment la possibilité de “s’en sortir pour ne plus traîner avec ces clochards”.

### **Conclusion**

Ainsi, le peuple du muret construit son rapport à la zone du muret à partir de dimensions sociales : à travers leurs pratiques spatiales, leurs mobilités et continuités, une territorialité vient supporter une identité particulière, celle du zonard.

Nous avons eu accès pour cet écrit à la sphère de la territorialité (“les pratiques concrètes et visibles”(18)), mais peu à celle du symbolique. En effet nous n’avons encore jamais discuté avec les

personnes rencontrées de leurs “représentations idéologiques” de ces lieux (même si quelques propos rapportés de temps à autre nous donnent des indices sur ce registre).

Nous avons pu également observer et mettre en exergue les continuités de présence et les mobilités sous-jacentes à cet endroit, et ce que cela vient dire de la vie socio-économique de ces individus. Même si la mobilité de consommation est prise en compte, celle de la sociabilité semble prendre le dessus. Toutefois, il faudrait envisager une autre mobilité, erratique, en lien avec l’ennui.

A une échelle plus personnelle, à travers mon travail de maraude, de circulation dans les endroits de relégation de la ville, un certain regard sur ses interstices urbains se crée et forme un rapport particulier à la ville<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Anecdote: en me promenant virtuellement avec gstreetview (cf Annexes) sur ce parking, je repère, sur le bâtiment abandonné vers la zone des bennes du supermarché, des traces noires résultantes d'un incendie. Je connais les circonstances autour de ces marques, je connais la personne qui a mis le feu à son camion-domicile et c'est étrange d'en voir encore la marque sur internet.

## Références

1. Dans le cadre de mon travail salarié, j'effectue des maraudes psychosociales quatre fois par semaines (en binôme psychologue-travailleur social).
2. Collectif Rosa Bonheur, (2019) *La ville vue d'en bas. Travail et production de l'espace populaire*, (2019) Paris, Amsterdam Editions.
3. Collectif Rosa Bonheur, (2019) « La mécanique à ciel ouvert. Un travail de subsistance dans les quartiers populaires », *Métropolitiques*.
4. Antonio Delfini, (2019). "Les classes populaires fabriquent la ville", entretien avec le collectif Rosa Bonheur. sur le site *Contretemps* : <https://www.contretemps.eu/classes-populaires-ville/>
5. Thierry Ramadier (2002). Rapport au quartier, représentation de l'espace et mobilité quotidienne : le cas d'un quartier périphérique de Québec-ville », *Espaces et sociétés*, (n°108), p. 111-132.
6. Antonio Delfini, (2019) *Ibid.*
7. Patrick Bruneteaux, Daniel Terrolle (2010). *L'arrière-cour de la mondialisation. Ethnographie des paupérisés*, Editions du Croquant, series: « Terra ».
8. Jérôme Beauchez, Florence Bouillon, et Djemila Zeneidi. (2017) « Zone : l'espace d'une vie en marge », *Espaces et sociétés*, vol. 171, no. 4, pp. 7-18.
9. Il s'agit de structures d'accueil et "d'urgence sociale à bas seuil d'exigence". Rothé, Céline. (2017) « La fréquentation routinière des lieux de l'urgence sociale comme élément de socialisation des jeunes de la rue », *Espaces et sociétés*, vol. 171, no. 4, pp. 109-126.
10. Comme ils se nomment entre eux parfois
11. Marie-Line Felonneau (1994). Les étudiants et leurs territoires. La cartographie cognitive comme instrument de mesure de l'appropriation spatiale. *Revue française de sociologie*, 35-4. Monde étudiant et monde scolaire. pp. 533-559.
12. Matthieu Giroud (2011). Usages des espaces rénovés et continuités populaires en centre ancien, *Espaces et sociétés*, 2011/1 (n° 144-145), p. 37-54.
13. Thierry Ramadier (2002).
14. *Ibid.*
15. Marie-Line Felonneau (1994). *Ibid.*
16. Jérôme Beauchez, Florence Bouillon, et Djemila Zeneidi. (2017) *Ibid.*
17. Cécile Cuny (2011). Les usages populaires du logement dans un grand ensemble de Berlin-Est », *Espaces et sociétés*, 2011/1 (n° 144-145), p. 89-104.
18. Marie-Line Felonneau (1994)

## Annexes



ZONE A



ZONE B

Images capturées à partir de Google Street View.